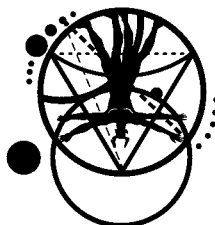


# La Maison des Veilleurs



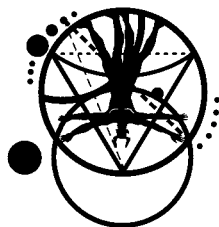
AU DIABLE VAUVERT

Patrick K. Dewdney

# La Maison des Veilleurs

Le Cycle de Syffe

Illustrations de FANNY ETIENNE-ARTUR



## Du même auteur

NEVA, *Les Contrebandiers Éditeurs*, 2007

PERSÉPHONE LUNAIRE, *Chloé des Lys Éditions*, 2009

MAUVAISE GRAISSE, *Geste Éditions*, 2013

CROCS, *La Manufacture de livres/Les éditions Écorce*, 2015

ÉCUME, *La Manufacture de livres/Les éditions Écorce*, 2017

LE CYCLE DE SYFFE

L'ENFANT DE POUSSIÈRE, *Au diable vauvert*, 2018

LA PESTE ET LA VIGNE, *Au diable vauvert*, 2018

LES CHIENS ET LA CHARRUE, *Au diable vauvert*, 2021

ISBN : 979-10-307-0612-3

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

## Sommaire

<b>Livre Premier. Makhaïstas</b> .....	9
Milieu de l'an 635. Été. Lune Fleurie .....	13
<b>Livre Deuxième. Otages</b> .....	169
Milieu de l'an 635. Été. Lune Basse .....	173
<b>Livre Troisième. Cabaleurs</b> .....	347
Milieu de l'an 635. Été. Lune des Moissons .....	351
<b>Livre Quatrième. Mirevent</b> .....	495
Début de l'an 636. Printemps. Lune des Pluies .....	497

Toutes les aventures commencent quelque part.  
À Méli, qui sait où se trouve l'horizon.



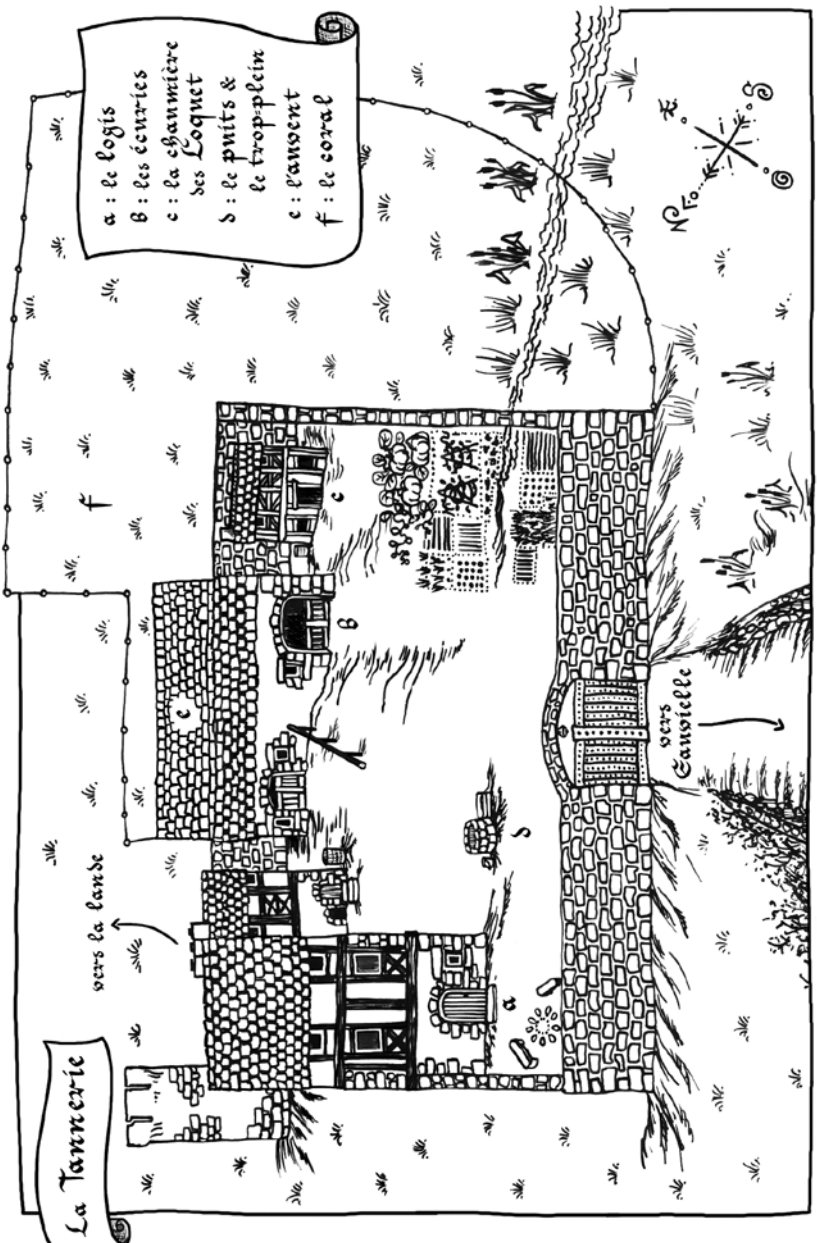
# La Tannerie

vers la lande

- a : le logis
- b : les écuries
- c : la ébannière des Loquet
- d : le puits & le trop-plein
- e : l'auroent
- f : le corral



vers  
Gausielle



## LIVRE PREMIER

# Makhaïstas

*Non sans un certain étonnement, l'érudit notera qu'après cinq cents ans d'histoire tumultueuse, la plupart des frontières internes du pays de Brune reposent encore là où elles furent dessinées par le conseil colonial de Parse. Afin de comprendre la raison d'être de cette apparente stabilité, il faut à mon sens se pencher non pas sur l'indolence naturelle attribuée aux Brunides par certains de mes confrères, comme Ommaoun Sa'Hin ou Aulphes le Bessan, mais plutôt sur une série de détails relatifs à l'organisation des primeautés elles-mêmes. (...) Puisque les vieilles lois brunides stipulent qu'un enfant ne peut hériter des biens de ses deux parents, et que celles-ci profitent largement aux familles propriétaires lorsqu'il s'agit de garder la mainmise sur leurs terres, elles n'ont jamais été changées et furent même défendues par les armes en quelques occasions. Paradoxalement, la guerre demeure l'unique manière pour un primat brunide d'agrandir sa primeauté. Plusieurs obstacles se présentent néanmoins à lui si telle est son entreprise. (...) Le rapport même entre les*

*primats et leurs hommes liges rend toute mobilisation massive de troupes coûteuse en or et en prestige et pour les mêmes raisons, l'établissement d'alliances militaires durables entre primeautés est une lubie impensable. L'emploi généralisé des rivières comme frontières, cumulé à la rareté relative des ponts pour les traverser est une obstruction supplémentaire, et la tradition de l'ingénierie militaire brunide, axée sur l'encercllement plutôt que l'assaut, en est une autre. Si de nombreuses guerres ont été menées entre Brunides, la plupart se sont cristallisées autour de cantons précis, des cycles infructueux de conquête et de reconquête qui ont fait pléthore de veuves sans jamais changer radicalement le visage des primeautés.*

Marrush Sapphae, historien vaasi, *Les vestiges du Nord*,  
Rédigé en la 520<sup>e</sup> année du calendrier de Court-Cap,  
Traduit du vaasi.

*Utilise un homme, il te nommera « manipulateur ».  
Utilise mille hommes, ils te nommeront « seigneur ».*

Aphorisme des conseillistes améliandais,  
Adapté de l'améliandais.

*Le prix à payer pour ce pays est un état de guerre permanent. Il en a toujours été ainsi. Nos vaidroerks versent le sang péninsulaire depuis près d'un demi-millénaire. Le nôtre coule avec. En arrivant sur ces rives, nos ancêtres se sont approprié une chose qui n'aurait jamais dû appartenir. Que nous nous accordions le droit de faire, en tant que peuple, ce que jamais nous ne souffririons d'aucun individu est l'ultime paradoxe de notre aventure collective. Il nous reste encore à le résoudre. Les Carmides ont le goût de la propriété, sur la terre et sur les hommes. Nous entendons les laisser à leurs macabres collections. Nous ne défendrons ni la Sinde, ni les murs d'aucune ville, ni les vestiges de ce qui est déjà le vieux monde.*



*À l'Ouest sont des étendues qu'aucun empire ne saurait conquérir, et des peuples plus libres que nous autres Vars ne l'avons jamais été. C'est là que nous irons, en laissant derrière ce qui subsiste de nos entraves : toutes ces choses que nos chevaux ne peuvent pas porter.*

Katje Rotsakke, philosophe var,  
À l'occasion des débats tenus au Peopperund de  
Riddesheld suite à l'annonce de l'exode des Vars  
Naudenekke, en la 632<sup>e</sup> année du calendrier de

Court-Cap.  
Traduit du varsi.

Milieu de l'an 635

Été

Lune Fleurie



# 1.

Depuis que j'ai entrepris de narrer mon histoire, ce n'est pas la première fois que j'hésite sur la manière dont il me faut la reprendre. J'ai constaté, au gré des phrases, qu'il m'est plus aisé de relater les péripéties dont j'ai été acteur que d'en saisir la postériorité, de mesurer, précisément, de quelle manière ma propre mélodie est venue fléchir le chant du monde, et quelle nouvelle musique est née de la courbure. Il y a aussi que je m'efforce d'être honnête et que l'honnêteté charrie ses propres vices, puisque ce récit n'est pas seulement le mien. C'est aussi celui d'un lieu et d'une époque et à la lumière de cela, je crains parfois que ma propre perspective ne vienne obscurcir la fresque que j'essaye d'en peindre. Lorsque je m'apitoie et que je fais part de mes doutes aux compagnons qu'il me reste, ils secouent la tête et sourient, et me rappellent que j'ai toujours craint de prendre trop de place. Peut-être ont-ils raison. Après tout, je ne suis pas le seul à écrire.

J'ai appris, au cours de ces années de rédaction, que la scrutation des remous que l'on occasionne est un art en soi. Parfois on a de la chance et on peut déceler un héritage suffisamment marqué pour qu'il soit lisible, mais il faut bien admettre que la plupart du temps l'Histoire nous échappe au moins autant que nos gesticulations se perdent en son sein. J'ai assisté en mon temps à un certain nombre de funérailles brunides et je crois qu'il existe un parallèle évident avec les cendres des morts. Nous habitons l'instant, et ces instants se succèdent et il finit par arriver un instant précis, lorsque les

ces cendres rejoignent le fleuve, au cours duquel deux substances subsistent, tangiblement. L'eau d'un côté. La cendre de l'autre. Ensuite, tout cède. Les cendres fondent et se dispersent et bientôt il n'en reste qu'une tache, elle-même parfaitement passagère. Peut-être qu'en ce sens, le travail de ceux qui racontent l'Histoire est semblable à celui des peintres. Il s'agit de saisir la teinte dans le courant, puisque tout, surtout cela, est éphémère.

Les événements auxquels je pris part à Puy-Rouge ramifièrent sur des années. En dresser l'inventaire complet serait une tâche trop ardue, mais je peux commencer par évoquer l'une des conséquences les plus immédiates : la consolidation de ma place auprès d'Aidan Corjou, au service de la primeauté de Bourre. Le primat Corjou avait toujours professé être mon ami et il avait beaucoup fait pour moi, mais je n'étais pas dupe du fait que j'avais constitué pour lui un pari incertain. Nos danses et nos arrangements avaient été trop publics pour qu'il en aille autrement. Quand j'avais refait surface dans son existence, un an après l'avoir arraché à la captivité sur la route des falaises, le primat m'avait retourné la faveur en me soustrayant à sa propre justice devant une assemblée de ses hommes liges. En dépit de mes frasques et de mon scepticisme affiché pour ses ambitions politiques, Aidan m'avait soutenu face à ceux qui me considéraient comme un sauvage peu recommandable dont il n'y avait pas grand-chose à tirer, et qui voyaient d'un mauvais œil l'attention et les largesses que leur seigneur-primat me dispensait.

Malgré les pressions d'une partie de son conseil, Aidan m'avait offert une position auprès de lui, assortie d'un petit domaine non loin de Bourre et de sa protection contre mes ennemis. En échange, j'avais accepté de prendre la tête d'un groupe éclectique d'individus féroces et versatiles, une meute dont le primat pourrait user pour avancer ses intérêts. Lorsqu'il m'avait envoyé à Puy-Rouge avec un message scellé et l'ordre d'assister ses alliés lubayiens durant le siège qu'ils y menaient, j'avais deviné qu'il s'agissait d'une forme de mise à l'épreuve. Cela avait mal commencé, puisque j'avais perdu le

message et manqué de me faire capturer par les démons deïsi de la Forêt de pierres. Néanmoins, le hasard m'avait réuni avec mon amie d'enfance Driche, et avec son aide – ainsi que celui des guerrières épones dont elle partageait désormais l'existence – nous avons ouvert les portes de Puy-Rouge au primat jumeau Miron Carasque. Sans notre intervention, en toute vraisemblance, l'armée de Louve-Baie aurait dû abandonner le siège. Cette démonstration spectaculaire de mon utilité avait constitué une victoire pour moi, mais sans doute davantage encore pour Aidan. En dépit de son jeune âge, le primat de Bourre avait définitivement prouvé qu'il savait prendre la mesure des hommes dont il s'entourait, ce qui envoyait un message clair à ses alliés comme à ses ennemis. En ce qui me concernait, la situation était plus mitigée. Le fait est que ce qui m'avait poussé à tout risquer à Puy-Rouge n'avait rien à voir avec les raisons pour lesquelles le primat de Bourre m'avait envoyé là-bas.

Durant mon séjour sur le sol lubayien, j'avais été enlevé par des guerrières épones qui m'avaient traîné sans le savoir jusqu'aux rebords du réseau de vigne qui faisait la conquête de la Forêt de pierres. Bien avant que je n'entende parler de la vigne, et que le roi des Ormes ne me révèle que je la portais en moi, une présence mystérieuse, que j'avais surnommé *Elle*, avait hanté mes songes d'enfant. Dans le camp de guerre épone des Hauts des Sœurs, *Elle* m'avait retrouvé. Par le biais du rêve, j'avais pu mettre au jour les prémices de l'invasion deïsie qu'*Elle* semblait planifier et j'avais échappé de peu à ceux qu'*Elle* avait envoyés après moi. Les Épones dont j'avais été le captif n'avaient pas eu cette chance et avaient été massacrées, à l'exception de celles avec qui j'avais pris la fuite. Forts de la certitude que nous nous trouvions aux prises avec un adversaire auquel les foyers épones ne pouvaient espérer résister, nous avons élaboré le plan insensé qui avait fait tomber Puy-Rouge. Nous l'avions mené à bien dans un seul but : s'offrir un pupitre depuis lequel les dirigeants de Louve-Baie et de Bourre seraient obligés de négocier avec les foyers, et de prendre nos avertissements au sérieux. Depuis, je

nourrissais l'espoir de pouvoir révéler à Aidan Corjoug qu'une menace venait de l'ouest, une menace si terrible qu'elle avait poussé les Épones, saisies entre le marteau deïsi et l'enclume brunide, à prendre part à une guerre qui n'était pas la leur en échange d'acier pour se défendre.

Ce savoir, je le portais en moi comme on porte un brandon enflammé. Aveuglé tantôt par la flamme, craignant tantôt la brûlure, il me semble que si j'avais quitté *Vraak-Ketoï* lesté de certitudes comme celles-là, j'aurais probablement fini par choisir l'eau froide de la rivière contre laquelle l'Écailleuse n'avait eu de cesse de me mettre en garde au cours du périple fluvial que j'avais partagé avec la contrebandière. Fort heureusement, les circonstances avaient changé. Cela tenait à quelques éléments très simples. D'une part, je n'étais plus seul. Il y avait mon second, le mercenaire proche-ïlien Artès Buconne, qui connaissait mon histoire et à qui je disais tout. Il y avait la perspective de retrouver les étreintes et l'affection curieuse d'Aurine Loquet, au logis de la Tannerie. Enfin, il y avait Driche, surgie de mon ancienne vie avec les peintures épones du Foyer du Loup sur son visage, et deux nouvelles sœurs d'armes à ses côtés, Plume et Nerra, seules survivantes de l'extermination de leur expédition guerrière. Ces trois femmes avaient été dans la forêt avec moi au moment de l'attaque des Deïsi. Je leur avais sauvé la vie grâce au rêve, et elles redoutaient, au moins autant que moi, ce qui s'ébrouait aux lisières du monde. Il n'en avait pas fallu davantage pour bannir la menace de la folie. D'autre part, pour la première fois de ma vie, mes actes avaient eu des répercussions mesurables qui étaient conformes à mes désirs. J'avais ébranlé, un peu, l'ordre des choses.

Lors des semaines qui suivirent la chute de Puy-Rouge, les Épones du Foyer du Vent avaient sillonné le pays pour mettre fin aux hostilités avec Louve-Baie. D'ennemies héréditaires à la solde de Sudelle, elles étaient devenues porteuses d'une paix fragile et inexplicable. J'y lisais pour ma part davantage que cela, la possibilité que soit enfin portée chez les Brunides une voix venue de la Forêt de pierres. Tandis que les femmes-feu

et les matriarches recevaient les nouvelles de Puy-Rouge, et avec elles la perspective de pourparlers à venir, leur poigne sur les routes lubayiennes se relâcha. Les territoires libérés de la menace épone purent se dégager de la gangue de la tétanie, et timidement, le pays s'emplit de caravanes et de processions de réfugiés craintifs, pressés de retrouver leurs fermes et leurs manses. Il me semble que les primats jumeaux de Louve-Baie s'étaient trouvés quelque peu dépassés par ces événements et le comportement de Miron Carasque, que je côtoyais à Puy-Rouge, n'était pas sans rappeler celui d'un général vaincu, surpris par les termes généreux de son adversaire. S'il ne se défit jamais entièrement de sa rigidité et de sa circonspection, il dut bien finir par accepter l'aubaine : l'ost de Sudelle marchait sur la plaine du Peyre, et Miron dut bientôt lever le camp pour aller défendre son nouveau canton.

En gage de bonne foi, les guerrières épones étaient rentrées rejoindre la côte des Pluies, non sans avoir au préalable amorcé des discussions avec Molonde Carasque, qui s'engagea à recevoir les représentantes des matriarches à Morte-Mur, dans l'année. Nerra avait été nommée femme-feu par les guerrières du Foyer du Loup, et l'une de ses premières initiatives fut de demander à Driche et à Plume de se joindre à moi, afin qu'elles puissent jauger la situation à Bourre. Les Foyers cherchaient activement à quitter la Forêt de pierres et à cette fin, les Épones souhaitaient explorer autant de voies que possible. J'avais acquiescé sans mal, et décidé de les solder en tant que membres à part entière de la coterie.

J'avais peu de véritables joies à cette époque, mais mes retrouvailles avec Driche, toutes hésitantes et incertaines qu'elles étaient, me mettaient du baume au cœur, ce qui était heureux. Les Lubayienns n'étaient pas les seuls à avoir eu à payer le prix de la victoire. Quelques dizaines de guerrières du Foyer du Vent avaient été tuées à Puy-Rouge et avec elles étaient tombés deux des membres de ma coterie : Miclou Moisse, un jeune tire-laine gouaillieur des bas-fonds de Bourre et Endale de Donge, un archer mélancolique du canton de Brème. Si je les avais conduits à la mort dans d'autres circonstances, pour

les seuls intérêts politiques des primats brunides, j'aurais eu bien du mal à me le pardonner. En l'état, je parvenais souvent à rationaliser leur fin prématurée. Il me semblait qu'ils avaient été sacrifiés sur un autel qui les dépassait, qui nous dépassait tous, sur lequel reposait le sort de la Forêt de pierres, du pays de Brune et peut-être même de la Péninsule tout entière. Cela n'effaçait pas le reste, évidemment. Malgré ma ferveur, il subsistait de la culpabilité et parfois un grand effroi face à la tâche monolithique qui s'annonçait, mais j'étais parvenu à trouver refuge dans une sorte d'exaltation guerrière entretenue par la présence de Driche et de Plume, et la certitude, pour une fois, d'œuvrer pour une cause qui avait du sens.

Exception faite de nos pertes, j'avais à côtoyer un autre malaise. À l'issue du siège, l'un de mes propres hommes, le capitaine déchu Hoste Audrane, avait profité du désordre pour extorquer un document secret au lige de la ville, après l'avoir forcé à sonner la reddition. Selon Audrane, le parchemin en question attestait du fait que Bai Solstère, ancien souverain du Royaume-Unifié des primeautés de Brune, avait eu un fils. L'on pouvait également y lire des indications pour retrouver sa trace. Je n'avais eu d'autre choix que de croire l'ancien capitaine, puisqu'il s'était approprié le document et l'avait gardé jalousement, en affirmant agir selon les désirs du primat de Bourre. Bien que je comprenais l'importance d'un tel document pour Aidan et le camp des primats royalistes dont il désirait prendre la tête, ses implications politiques m'intéressaient en réalité bien moins que la manière dont son existence m'avait été révélée.

« Aidan Corjoug ne te fait pas confiance », m'avait asséné Audrane, lorsque j'avais exigé des explications. Si j'entretenais depuis le début une relation conflictuelle avec l'ancien capitaine de la sonde – après tout il avait tué Falkerick et L'Écailleuse, mes compagnons contrebandiers, et en retour j'avais fait en sorte qu'il soit destitué avant qu'Aidan ne me le recolle dans les pattes –, je ne le soupçonnais pas de me mentir. J'avais dû me rendre à une évidence désagréable : Aidan m'avait dissimulé ce qui l'intéressait vraiment à Puy-Rouge.



Étant donné l'échec de ma mission initiale, je n'étais pas en position de demander des comptes au primat sur la manière dont il avait choisi de cloisonner les informations, mais d'un point de vue personnel, ce désaveu m'affectait davantage que je ne voulais le reconnaître, et me plongeait dans un embarras confus lorsque j'essayais de réfléchir à la manière dont je pourrais démêler cette affaire avec lui.

Cinq semaines après la fin du siège de Puy-Rouge, j'avais pris le chemin de Bourre avec une humeur en demi-teinte, déterminé, mais aussi pensif et anxieux. Sanglée à la croupe de mon hongre, Tombeur, était l'urne dans laquelle nous avions mêlé les cendres de Miclon et d'Endale. Nous avons fait halte au Don, pour remettre leurs restes à la Brune. Pendant que Driche et Plume couvaient les arches immenses de la Porte du Ponant de regards impressionnés, nous avons dispersé les cendres des morts, que j'avais remerciés maladroitement en guise d'au revoir. Cloutier, qui avait été plus proche de Miclon qu'aucun de nous autres, avait pleuré. Ensuite nous avons franchi le pont et ce fut à la fois une déception et un soulagement étrange de découvrir à Château-Bourre qu'Aidan était parti à Granières. Le légat Vicôme Clairvalle nous avait accueillis à sa place et couverts de louanges, mais aussi de questions. Audrane lui avait remis le document tant convoité et une trêve curieuse s'était instaurée d'elle-même, parce que je n'avais rien dit et que Clairvalle n'en avait pas trop fait. J'avais gardé pour moi les éléments de mon récit liés à *Elle*, au rêve et à la vigne, que je réservais aux seules oreilles du primat, et j'avais présenté au légat un résumé de la situation aussi épuré que possible. Clairvalle avait instantanément compris l'intérêt qu'il y avait à ce que les Épones se retirent du conflit lubayien et m'avait promis une entrevue avec Aidan dès que celui-ci rentrerait à Bourre.

Les lunes passèrent et à mon grand désappointement, cela n'arriva pas. Aidan Corjoug avait été saisi par la marche de l'Histoire, livré tout entier à l'avancement de ses pièces sur l'échiquier politique du pays de Brune. Il me consacra quelques rares missives, rédigées hâtivement, certes courtoises

et pleines de promesses, mais également évasives et frustrantes. Aidan n'avait guère le temps pour mes histoires, ce dont je pouvais difficilement me plaindre puisqu'il se trouvait que j'étais en quelque sorte l'artisan de mon propre embarras. De l'autre côté des Épines, dans la primeauté de Collinne, les accords clandestins que j'avais aidé Bourre à tisser avec les Arces l'année précédente à Franc-Lac commençaient à porter leurs fruits. Depuis le royaume des montagnes, des centaines de guerriers avaient lancé une campagne coordonnée contre le nord du pays, harcelant impitoyablement les villages et les garnisons des cantons d'Ocremotte et de Gônemine. Plusieurs forts étaient tombés. D'autres avaient été occupés. Je songeais parfois à ces lieux que j'avais traversés lorsque j'avais fait route vers Spinelle, en ressentant tantôt de l'abjection pour ce que j'avais rendu possible, tantôt une défiance retorse envers mes propres réserves : après tout c'était les Brunides qui avaient massacré les Arces et pris leurs terres et non l'inverse.

Mes tourments intérieurs ne changeaient rien au fait que ces coups de boutoir dans le dos de l'ennemi collinnais étaient du pain béni pour Aidan, qui entendait bien en profiter pour finir ce que son père avait commencé. Le jeune primat avait massé ses troupes à Granières en préparation du coup de grâce : la conquête d'Aigue-Passe, qui devait sonner comme le point final d'une guerre qui avait déjà trop coûté aux deux camps. Affaiblie par une décennie de batailles, Collinne allait désormais devoir diviser ses forces pour éviter d'être écrasée. Au vu des circonstances, il semblait improbable que Cléon Gône, le primat grisonnant de Collinne, puisse faire autre chose que de retarder l'inévitable. Si ce dernier pouvait toujours faire appel aux mercenaires carmides de la Dokia Monsa, il était facile d'imaginer ce que cela lui coûterait. De l'avis général, il semblait probable que les Gône préférèrent une défaite aux mains d'autres Brunides à une annexion de fait par le sériphat carmide d'Orphyse.

Durant cette période de latence, Clairvalle eut le bon sens de maintenir la coterie suffisamment occupée pour que les tensions internes, notamment entre Audrane et moi, aient le

temps de retomber. Dès lors que le légat se déplaçait quelque part, il nous faisait mander et j'avais dans l'idée qu'il jouait ouvertement avec l'aura sulfureuse qui m'entourait. Mes rapports avec Clairvalle étaient restés cordiaux mais sans grande profondeur, comme s'il avait conclu que la situation exigeait que je sois maintenu à une distance respectable. S'afficher avec la meute était une chose, il fallait également montrer sans ambiguïté qui en était le maître. Seul Aidan était en position de pouvoir brouiller les lignes avec des démonstrations d'amitié. J'entendais cela sans l'accepter tout à fait, et je m'étais résolu à la patience, à faire le dos rond, à l'ajouter à la liste des sujets que je désirais évoquer avec le primat.

Dans les interstices, il avait fallu que Driche et Plume trouvent leur place à la Tannerie, mais aussi au sein de notre groupe. Les deux femmes s'étaient adaptées rapidement. À les regarder faire, je me rappelle m'être interrogé sur la manière dont la pensée brunide avait fait son lit dans mon esprit, ce qui était une constante depuis qu'elles m'accompagnaient. Quelque part, je crois que j'avais attendu d'elles la sauvagerie obtuse qu'imputent les Brunides aux habitants de la Forêt de pierres, alors que j'étais moi-même très bien placé pour statuer sur le bien-fondé de tels préjugés. J'avais été clair, à la fois à la Tannerie et au village d'Eauvieille, que je ne souffrirais pas qu'elles soient traitées autrement qu'avec égards. Les deux guerrières avaient pris les choses en main, et fait en sorte que je n'aie pas besoin de me répéter.

L'automne était arrivé ensuite, doux et venteux, et Aidan avait lancé son assaut sur Aigue-Passe. La coterie avait d'abord été sollicitée pour convoyer des messages, puis, par une nuit étoilée de la lune des Labours, on m'avait confié deux compagnies de miliciens pour prendre d'assaut une tour de guet nichée dans les contreforts. La tâche avait été simple et les miliciens avaient fait tout le travail, une petite tuerie bruyante et disgracieuse qui n'avait nécessité aucune intervention de notre part. Cléon Gône avait profité de l'été pour remplir les greniers d'Aigue-Passe en une tentative désespérée pour gagner du temps. J'avais pensé qu'Aidan voudrait nous

utiliser davantage, surtout à la lumière des événements de Puy-Rouge, mais une fois la Passe occupée, nous avons reçu l'ordre de rentrer à la Tannerie pour hiverner. J'aurais sans doute été mécontent si les nouvelles venues de Louve-Baie n'avaient pas été aussi encourageantes : la contre-offensive de Sudelle avait été brisée, les mercenaires tréstilliens à la solde de Cardou Mauvine étaient rentrés chez eux, et surtout, les frères Carasque avaient honoré leurs dettes envers les Épones. Nerra s'était vu dispenser un sauf-conduit par Miron en personne et elle avait pu faire un voyage jusqu'à Bourre pour nous informer du sort des Foyers. Lorsque nous fûmes seuls, avec Driche, Plume et Artès, elle nous avait confié que les Deïsi étaient encore là, tapis aux lisières, mais qu'ils n'avaient pas empiété davantage sur le territoire épone. Ces révélations apaisèrent quelque peu la sensation d'impuissance qui s'acharnait à trouver prise en moi. Le monde tourbillonnait, la guerre agitait la Péninsule comme un malade secoué de fièvre, mais pour l'heure, sous les frondaisons obscures des Hautes-Terres, *Elle* semblait avoir choisi la patience.

Cette année-là, le frimas fut clément avec la Tannerie, mais je n'étais pas parvenu à retrouver la même paix, la même sensation de temps suspendu que l'hiver précédent. Glétan Loquet allait et venait à la gestion du domaine rénové, sa fille Aurine continuait à se glisser sous mes draps deux ou trois nuits par lune, et s'il y eut bien quelques moments d'accalmie, mon esprit s'obstinait à s'étirer obsessivement en direction de l'ouest. Sur un coup de tête, j'avais acheté un sablier au marché d'Eauvieille. C'était un bel objet fait de verre et d'argent martelé et lorsque je lisais, ou que je tisonnais le feu dans la cheminée de ma chambre, mon regard finissait toujours par dériver dessus. Depuis que j'étais en âge de me souvenir, le temps avait été l'un de mes adversaires les plus impitoyables. Il y avait ces années que les Carmides m'avaient volées à Iphos et puis le rebours insidieux de la narcose, lovée dans la chair de Brindille. Il y avait mon enfance perdue, écrasée par la fuite des heures et les conspirations des puissants. Il y avait toutes ces lunes supplémentaires que j'aurais

voulues du guerrier-var Uldrick, du chirurgien Nahirsipal, de l'Écailleuse et même, me disais-je parfois, du première-lame Hesse. De tous les hommes que j'avais connus, seul Aidan Corjoug semblait avoir dompté la bête et courbé sa fuite à son avantage. Aidan, avec son sourire lumineux et son assurance paisible, avait chevauché l'échine terrible du temps et avait su prendre de vitesse le vieux monde cher aux primats, tout autant que la nouvelle ère que désiraient les marchands. En cela, j'avais été son instrument, et pourtant la méfiance ne me quittait pas. Le temps est un fauve et je le savais. Il ne souffre aucun maître, et il fait de nous ce qu'il veut.

Après l'hiver, le printemps arriva, gravide de fleurs et de pluies et de la senteur du limon, et comme je l'attendais, la bête finit enfin par montrer ses dents.